

## REPORTAGE

# Glasgow, état d'urgence face à la toxicomanie Sinistrée par le chômage, la métropole écossaise est devenue l'une des capitales de l'héroïne.

Par [Fabrice Rousselot](#) — 23 septembre 1995 à 08:05

➔ Glasgow, état d'urgence face à la toxicomanie Sinistrée par le chômage, la métropole écossaise est devenue l'une des capitales de l'héroïne.



Glasgow, envoyé spécial

Sur le terrain vague qui sert d'aire de jeux à la «Possil Secondary School», au nord de Glasgow, les gamins font de la Mobyette, pieds nus. Assis par terre, James les regarde sans les regarder. A 25 ans, James dit qu'il s'est «mis dans les veines à peu près tout ce que l'on peut trouver», et il montre ses deux bras pour le prouver. Il avoue qu'il ne sait plus très bien comment il a commencé, «un jour comme cela, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans cette foutue ville». Aujourd'hui, comme tous les jours, il n'attend qu'une chose: l'ouverture de la petite pharmacie du coin, qui distribue des seringues gratuites. «C'est tout ce que je fais de ma journée, lâche-t-il sans bouger; je prends la seringue, je récupère quelque chose et je me shoote. J'arrive pas à m'en passer, même si je sais que je vais en crever.»

L'année dernière, à Glasgow et dans les banlieues alentour, ils furent 97 à mourir de surdose. L'injection de drogue est devenue la première cause de décès pour les 15-35 ans dans la ville. Une étude réalisée auprès de treize capitales internationales et qui devrait être prochainement publiée par l'Organisation mondiale de la santé montre que Glasgow et New York sont les deux métropoles qui comptent le plus grand nombre de toxicomanes, par rapport à leur population globale (1).

Au «Possil Drug Project», une association spécialisée dans la réhabilitation des drogués, Alex Meikle souligne qu'«il n'y a pas d'explication définitive qui permette de comprendre pourquoi Glasgow a un tel problème». «D'une part, Glasgow a un réseau de routes et d'autoroutes qui permet le transport facile de la drogue. Celle-ci peut venir de Londres, mais aussi de la côte toute proche. Ensuite, la ville a toujours connu une infrastructure criminelle importante. Enfin, il est clair que la demande qui existe à Glasgow est en rapport direct avec l'état de certaines zones totalement sinistrées.»

Tant la police que les experts s'accordent en effet à dire qu'une large majorité de toxicomanes vit dans les quartiers les plus défavorisés de la cité. «Bien sûr, tous les pauvres ne se droguent pas, précise le docteur Laurence Gruer, de l'hôpital Ruckhill, mais leur environnement est tel qu'il facilite le recours à la drogue, qui devient la solution facile pour échapper à la réalité.» Si Glasgow l'industrielle a fait d'énormes efforts durant la dernière décennie pour améliorer son image et régénérer son centre-ville, certaines sections à la périphérie semblent avoir été laissées à l'écart. A Possil, Easter House ou Govan, on pourrait se croire dans le tiers monde, avec des logements sociaux en perdition, des rues jonchées de débris et des terrains vagues à l'infini. Ici, le taux de chômage oscille entre 40 et 50%, et trois quarts de la population vit des indemnités gouvernementales.

Croisé au détour d'une rue, à Easter House, Bob assure, lui, que tous ses frères «se droguent». Un maillot des Glasgow Rangers sur le dos, Bob porte sur le visage l'acné de ses 15 ans, mais avoue prendre de l'héroïne «depuis près de deux ans». «C'est l'un de mes frères qui m'en a passé un jour, et je ne regrette rien», lâche-t-il. «Chez moi, personne n'a de travail, et c'est l'enfer tous les jours. La drogue, c'est le seul moyen d'en sortir...»

Selon nombre de spécialistes, la prépondérance à Glasgow des drogues dures, et notamment de l'héroïne, n'est pas un hasard. «C'est une drogue que l'on retrouve souvent dans les quartiers pauvres, explique Alex Meikle; elle vous plonge dans un état de semi-inconscience qui ne vous empêche pas de fonctionner. La plupart des toxicomanes qui viennent nous voir ont ainsi mis en place une routine absolument imparable: ils se lèvent le matin, volent dans la journée et se payent la drogue le soir. Beaucoup ont l'impression de s'être forgé un rythme de vie bien meilleur que celui qu'ils avaient avant, quand ils passaient des après-midis à ne rien faire.»

Face à l'urgence, Glasgow multiplie les initiatives. Depuis juin, la police a lancé un vaste programme baptisé «Opération Aigle», destiné à faire de la prévention auprès des jeunes, mais aussi à démanteler les réseaux de drogue. A l'hôpital Ruckhill, Laurence Gruer est chargé de coordonner l'action des autorités médicales. Aujourd'hui toutefois, il regrette que la ville n'ait pas réagi plus tôt. «Au début des années 80, souligne-t-il, la police a enclenché une vaste offensive contre l'héroïne, qui a été plutôt efficace. A Edimbourg, les autorités médicales ont aussitôt mis en place un programme de substitution en proposant de la méthadone aux toxicomanes. A Glasgow, la plupart des docteurs étaient contre la méthadone, et nous nous sommes contentés d'offrir



des seringues propres. Quand l'héroïne a fait un retour en force au début des années 90, il n'y avait pratiquement plus de demande à Edimbourg. A Glasgow, par contre, grâce aux seringues propres, le taux de sida était plutôt faible, et c'est un point positif, mais les utilisateurs étaient toujours là. Plus dangereux, ils ont commencé à mélanger l'héroïne avec d'autres drogues qu'ils avaient appris à se procurer pour la remplacer. On leur a permis seulement en 1994 de recourir à la méthadone.» Depuis six ou sept ans, la cité a dû faire face à l'émergence d'une nouvelle drogue, le Témazépam, généralement utilisée pour faciliter le sommeil mais que les toxicomanes s'injectent. A Possil, on vous en propose pratiquement à tous les coins de rue, pour 2 livres le cachet. Et, selon la police, le cocktail Témazépam-héroïne est à l'origine de nombre de décès enregistrés ces dernières années. A tel point que le gouvernement britannique a décidé de contrôler la distribution du médicament à compter du 1er novembre prochain. «Le produit est très peu cher et facile à se procurer, commente le sergent John Hunter de l'Opération Aigle, l'occasion était trop belle pour que les dealers ne la saisissent pas.»

Tout le monde sait à Glasgow que le problème de la drogue ne disparaîtra pas du jour au lendemain. Pour Alex Meikle, du Possil Drug Project, il faudra surtout que le gouvernement et les autorités municipales fassent un «véritable effort financier» afin de changer l'environnement des toxicomanes et de leur «offrir d'autres options». Dans l'East End, toutefois, certains veulent croire «à la fin du calvaire». Depuis quatre ans maintenant, Lorraine Fraser, 27 ans, a appris à aider les autres et à vivre sans sa dépendance au Calton Athletic Club, une association qui assiste les toxicomanes en leur offrant différents types d'activités. Durant huit ans, elle n'avait pas pu se passer d'héroïne. Et puis, un jour, elle a décidé de tout arrêter. «Ça m'est venu comme cela. C'était trop de galères pendant trop longtemps. Alors, je suis venue ici et peu à peu j'ai décroché. C'est dur, ça fait mal, mais j'y suis arrivée. Et maintenant, je peux dire aux autres que la vie est belle sans cette saloperie.»

(1) L'étude consacrée à la propagation du virus du sida chez les toxicomanes, à paraître dans les prochaines semaines, estime que Glasgow, en 1990, comptait environ 8.500 personnes qui utilisaient de la drogue par voie injectable sur une population de 700.000 personnes. Aujourd'hui, ce chiffre, selon les experts et la police, est plus proche de 10.000. ◀

Fabrice Rousselot

APRÈS CET ARTICLE

**Clinton se rallie au Sénat contre l'aide aux pauvres. Les républicains ont reçu le soutien des démocrates pour réformer le système du «welfare».**



> 0 COMMENTAIRES